

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.47097

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

integer galten, und der Regimetreue der DDR-Historiographie die Frage auf, wie Geschichtswissenschaftler in West- und Ostdeutschland heute nach moralisch und methodisch derart kritikwürdiger Haltung ihrer Vorgänger-Generation die eigene Position bestimmen sollen.

In deutlichem Kontrast dazu stehen Präsentationen von Forschungsarbeiten wie beispielsweise die von Sandrine KOTT (Poitiers) über »Aspects du catholicisme social dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle entre l'Allemagne et la France« oder von Werner GREILING (Jena) über die in der zweiten Hälfte des 18. und der ersten des 19. Jhs. verbreiteten Intelligenzblätter. Auch Fachgrenzen überschreitende Themen werden behandelt, etwa »Fürstliche Libertinage in der Komödie – »Amphytrion«-Dramen nach Molière« aus der Feder von Reinhart MAYER-KALKUS (Berlin).

Neben der Frühen Neuzeit, dem Spezialgebiet von Étienne François, setzen die Artikel zur Zeitgeschichte Akzente. Gerd KRUMEICH (Düsseldorf) schreibt über Versailles 1919, Peter SCHÖTTLER (Berlin) über Reaktionen französischer Historiker auf die deutsche Historiographie während und nach dem Ersten Weltkrieg, Freddy RAPHAEL (Strasbourg) über »Une singulière présence des Juifs en Alsace. La construction d'un oubli«.

Am Ende wendet sich Rudolf VIERHAUS (Göttingen) – in gewisser Weise eine Antwort auf den erwähnten Middell-Beitrag – den Orientierungsnöten der gegenwärtigen Geschichtswissenschaft zu: Soll sie historische Anthropologie oder historische Sozialwissenschaft zu ihrem Leitmotiv machen? Vierhaus schlägt demgegenüber das Modell einer modernen historischen Kulturwissenschaft vor, die »historisches Geschehen im Medium der individuellen und kollektiven Erfahrung der Handelnden und Mitlaufenden, der Täter und Opfer, der Mächtigen und der kleinen Leute« zu erforschen habe, »denn Geschichte ist nicht nur das Tatsächliche, sondern auch die Wahrnehmung und Deutung des Tatsächlichen, die individuelle und kollektive Erinnerung«. Eine solche historische Kulturwissenschaft habe »zugleich eine psycho-historische und mentalitätsgeschichtliche Analyse des verhaltensbestimmenden Bewußtseins der Menschen, ihrer Denkweisen und Lebenswelten, ihrer Wissens- und Glaubenssysteme zu untersuchen«. In allen Fällen sei »die Integration der Ergebnisse anderer Wissenschaften nötig und die Einbeziehung weiter historischer Kontexte erforderlich«.

Das ist ein großer Entwurf, und man wird sehen, ob er sich in kleine Münze umsetzen läßt. In verschiedenen Beiträgen zu dieser Festschrift spricht immerhin einiges dafür. Jenseits aller möglichen Einwände gegen den einen oder anderen Aufsatz wird doch der produktive Impuls erkennbar, der von hier ausgeht. Zudem besteht bei allem Respekt vor der Pluralität, die der Titel des Bandes zum Ausdruck bringt, immer zugleich auch das Bedürfnis nach Vergewisserung, und sie bedarf des Minimalkonsenses über Aufgaben, Wege und Ziele der eigenen Disziplin. Dieser Leitgedanke schimmert jedenfalls durch, wenn der Leser sich nicht zu lange bei der Kritik an einzelnen Arbeiten aufhält.

Dieter TIEMANN, Tours

Peter HERDE, Anton SCHINDLING (Hg.), unter Mitarbeit von Matthias ASCHE, Universität Würzburg und Wissenschaft in der Neuzeit. Beiträge zur Bildungsgeschichte. Gewidmet Peter Baumgart anlässlich seines 65. Geburtstages, Paderborn (Schöningh) 1998, 300 S. (Quellen und Forschungen zur Geschichte des Bistums und Hochstifts Würzburg, 53).

Bien que l'historien allemand Peter Baumgart, depuis 1967 titulaire de la chaire d'histoire moderne à l'université de Würzburg, ait certainement plusieurs cordes à son arc, il est, du moins à l'étranger, surtout connu pour ses travaux sur l'éducation humaniste, la *Bildung*, et les universités allemandes à l'époque moderne, en particulier Helmstedt et Würzburg. Le volume collectif »Universitätsgründungen im konfessionellen Zeitalter«, qu'il a rédigé en 1978 en collaboration avec Notker Hammerstein, est un classique du genre.

Rien d'étonnant donc à ce que ses amis aient pensé à organiser à l'occasion de son 65<sup>e</sup> anniversaire un colloque sur le thème de l'histoire de sa propre université à l'époque moderne, celle de Würzburg, fondée en 1575 et confirmée en 1582. Le volume que voici reprend les communications à ce colloque, augmentées d'une liste des travaux du jubilaire (p. 273–282) et des index. Dans un article introductif, Anton SCHINDLING situe les travaux de P. Baumgart dans le panorama de l'historiographie universitaire allemande en soulignant, outre l'actualité de la thématique, son apport à une meilleure compréhension du changement subi par le statut des études et du savoir à l'époque de la confessionnalisation, bien avant que ce dernier vocable ne devienne paradigmatique pour l'évolution moderne du Saint-Empire, et de l'influence durable que l'humanisme a exercée dans le paysage intellectuel allemand. Différents aspects et épisodes de l'histoire de l'université de Würzburg défilent devant le lecteur: la figure du fondateur de l'université, le prince-évêque Julius Echter von Mespelbrunn, et son travail pour l'établissement d'un État territorial confessionnalisé (M. RUDERSDORF), le système scolaire du diocèse à la même époque (H. M. KÖRNER), les études faites par les chanoines de la cathédrale de Würzburg (K. BORCHARDT), la naissance de l'enseignement de la physiologie au XIX<sup>e</sup> siècle (G. KEIL), la figure du théologien Hermann Schell mis à l'Index en 1899 en raison de ses critiques acerbes contre l'autoritarisme des structures ecclésiales (K. WITTSTADT), et l'étrange danse politique autour du médiéviste Anton Chroust et ses »*Monumenta Paleographica*« qui conduisit en 1902 à la démission du ministre bavarois de l'éducation (P. HERDE).

En fait, le volume offre plus que son titre ne promet. Si Würzburg figure bien au centre de l'attention des auteurs, d'autres universités allemandes ne font point défaut. Ainsi A. SCHINDLING se penche-t-il dans une seconde contribution sur l'académie de Strasbourg vers 1600. J. BRUNING examine les réformes éclairées du système scolaire dans Minden et Ravensberg au XVII<sup>e</sup> siècle. H. W. BERGERHAUSEN établit une comparaison éclairante entre l'université de Würzburg dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et celle de Cologne: en raison de ses traditions, structures et institutions, de sa position territoriale, de l'ambiguïté de ses liens avec les Pays-Bas, et des conflits entre la ville, l'évêque et l'université, celle-ci apparaît beaucoup moins marquée par le processus de confessionnalisation, ce qui par ricochet met en lumière la position quasiment paradigmatique de Würzburg à cet égard. La contribution la plus curieuse est cependant celle d'Uwe ALSCHNER, qui à l'aide de raisonnements statistiques sophistiqués s'attelle à l'établissement d'un échantillon scientifique modèle pour l'étude quantitative des matricules. Pour Helmstedt, totalisant 46 036 immatriculations pendant toute la durée de l'université (1575–1809, l'échantillon s'établit à 1827 unités. Je n'ai cependant pas encore réussi à comprendre quel est le véritable intérêt de ce calcul d'échantillons, au-delà de l'établissement d'un profil universitaire qui ne semble guère promettre des surprises. L'on attend donc avec intérêt la suite de ses travaux.

Il me reste à formuler un regret, mais de taille. Ce volume traite d'universités allemandes, mais l'université en tant que telle est une institution de caractère international dont l'évolution s'inscrit dans des conjonctures internationales. Il y a quelques années, l'historiographie allemande qui, à l'instar des communautés historiennes d'autres grandes nations, avait longtemps succombé à la tentation de travailler en vase clos en négligeant toute référence à des travaux conduits en dehors de l'Allemagne, semblait prendre le chemin d'une ouverture à l'Europe et aux acquis internationaux des sciences historiques. Malheureusement, le lecteur n'en retrouve rien dans ce volume. Le circuit des références reste désespérément confiné au territoire germanophone, voire à un cercle restreint de spécialistes des questions universitaires. Mais rien que pour l'époque moderne les mondes anglophone et francophone ont vu s'éclore depuis quelques décennies toute une floraison nouvelle d'approches dans le domaine de la culture intellectuelle et universitaire moderne, dont je ne citerai ici que les noms d'Anthony Grafton, Lisa Jardine, Françoise Waquet. Pire, le tout nouveau manuel résolument comparatif de l'histoire des universités en Europe, *A History of the University in*

Europe (Cambridge University Press) sous la rédaction de Walter Rüegg et de Hilde de Ridder-Symoens, dont les deux premiers volumes, parus en 1992 et 1996, couvrent pourtant une bonne partie de la période, est ignoré. Omission d'autant plus étonnante qu'une adaptation allemande de ces deux volumes parut dès 1996 chez Beck à Munich. De même, la mise en garde raisonnée que j'avais formulée voici vingt ans déjà dans cette revue même contre l'usage inconsidéré des courbes de fréquence établis par Franz Eulenburg ne semble toujours pas avoir trouvé lecteur en Allemagne («Surplus ou déficit? Hypothèses sur le nombre réel des étudiants en Allemagne à l'époque moderne, 1576–1815», *Francia. Forschungen zur Westeuropäischen Geschichte*, t. 7, 1979, p. 173–218). Des totaux intenable, ou dénués de sens, continuent d'être repris tels quels comme si de rien n'était (par exemple aux p. 32 et 124–126). Je me refuse à croire que l'historiographie allemande demeure tellement repliée sur elle-même qu'elle ne verrait pas tout l'intérêt qu'il y aurait à réinsérer sa problématique propre dans le défi de la comparativité ou dans les problématiques globales de l'Europe moderne. Le vrai renouveau ne viendra pas, à mon sens, d'un repli continué sur soi, mais d'un partage ouvert des problématiques et voies d'approche, dans la conviction que l'Allemagne a son histoire propre, certes, mais une histoire exprimée dans des institutions, une culture et des pratiques qu'elle partage fondamentalement avec ses pays voisins.

Willem FRIJHOFF, Amsterdam

Daniel NORDMAN, *Frontières de France. De l'espace au territoire, XVI<sup>e</sup>–XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris (Gallimard) 1998, 644 S. (Bibliothèque des Histoires).

Aufgrund der Fächerverbindung von Geschichte und Geographie hat sich an den französischen Universitäten eine besondere Tradition von Arbeiten einer inhaltlichen Verbindung zwischen den beiden Wissenschaften gebildet, die sowohl zu einer geographischen Historie (Febvre) als auch einer historischen Geographie (Dainville) geführt hat. Die vorliegende Arbeit fügt sich in diese Tradition ein und erweitert sie zugleich in bezug auf die Methodik um sprachwissenschaftliche, kartographiegeschichtliche und andere Elemente. Thema sind die Grenzen Frankreichs, ein exemplarischer Punkt der Verbindung von Raum und Zeit. Grenze wird aber nicht einfach als Ergebnis der politischen Geschichte protokolliert, sondern als eigener historischer Ort begriffen, wie der Verfasser zum gleichen Thema auch schon einen Essay zu Nora's »Lieux de mémoire« beigesteuert hat.

Dort hatte er für die mittelalterlichen Grenzen nachweisen können, daß sie für die verschiedenen staatlichen und kirchlichen Funktionen zwar keineswegs deckungsgleich sind, aber jeweils für sich durchaus klar und eindeutig definierte Linienführungen aufweisen, so daß man nicht von ungenauen Grenzgebieten oder von Niemandsland sprechen kann. Hier nun führt er für die frühneuzeitlichen Grenzen eine grundlegende Unterscheidung von »limites« und »frontières« ein, die er aus einer Untersuchung des Wortfeldes zur Grenze gewinnt und durch exemplarische Untersuchungen von besonderen Textcorpora (Froissart: *Chroniques*; Caesar: *La guerre des Gaules*) absichert. Grenze ist einmal als »limite« festgelegte Territorialgrenze, die ein Herrschaftsgebiet als Bereich des eigenen Herrschaftsrechtes definiert und stabilisiert. Grenze ist zum anderen als »frontière« militärische Grenze oder Konfliktgrenze; sie ist nicht festgelegt, sondern mit der Entwicklung der militärischen, wirtschaftlichen etc. Konflikte und Konkurrenzverhältnisse in ständiger Bewegung begriffen. Beide Grenzen beziehen sich natürlich aufeinander, denn ein Territorium muß auch zu verteidigen sein, und sie tendieren im Laufe der frühneuzeitlichen Staatsentwicklung auch dazu, zusammenzufallen bzw. zu Synonymen zu werden. Aber sie können auch weit auseinanderfallen, wie etwa im Bereich der globalen Politik der heutigen Großmächte.

Die Fruchtbarkeit dieses Ansatzes zeigt Nordman dann für die französische Außenpolitik der frühen Neuzeit auf, wo sich insbesondere die defensiven und offensiven Elemente